

Jean-Louis Chassaing « DROGUE ET LANGAGE »,  
« ducorps » et de la « lalangue ».

Coll. « Humus, subjectivité et lien social »  
dirigée par Jean-Pierre Lebrun. 332p.

Éres éditeur, 2011.

Jean-Louis Chassaing est psychiatre et psychanalyste et comme R. Ebtinger et sa mélancolie, « *Ancolie* », il s'y entend à soutenir cette double appartenance. Son ouvrage sur les toxicomanies ou plutôt sur le psychisme du toxicomane (y a-t-il une structure spécifique ? c'est toute la question.) le montre de bout en bout : comme son aîné, son ouvrage deviendra certainement une référence appelant à d'autres travaux. Son but et d'introduire le sujet et la drogue dans l'ordre d'un discours, de restituer une culture, voire un ordre symbolique, de montrer toute la difficulté à discourir sur la drogue et son drogué aussi bien pour le sujet lui-même dont l'acte toxicomaniaque s'oppose au discours, qu'aux psychiatres qui depuis le XIX<sup>e</sup> jusqu'à nos jours tentent de construire une approche clinique et nosographique sans y parvenir tout à fait. De même, le discours psychanalytique que J.L. Chassaing va explorer *in fine*, se trouvant confronté à la drogue et à son drogué, est bien obligé de frayer des voies nouvelles, d'inventer des concepts, pour tenter d'en cerner les enjeux dans l'économie psychique.

On ne peut, après avoir lu attentivement cet ouvrage, que suivre son auteur dans l'interrogation permanente des mots et des concepts dont on use avec trop grande facilité sans se rendre compte qu'il y a à méditer avant de les employer, de fouiller leur étymologie, de rechercher le et les sens contradictoires, de faire résonner les acceptions, de confronter les conceptions, les abords de l'usage des drogues depuis le XIX<sup>e</sup>... Jean Louis Chassaing nous entraîne avec un style alerte dans cet univers de la langue (jusqu'à « lalangue »), de la construction des discours, avec un plaisir non dissimulé. Mais c'est pour montrer en quoi la drogue et la « conduite » toxicomaniaque mettent en difficulté – pour ne pas dire en échec – les discours du côté observateur, comme du côté consommateur, discours d'ailleurs dont ce dernier n'a plus que faire puisque précisément, il y a la drogue. Quant-aux théoriciens de la psychanalyse (ils sont peu nombreux, Freud, un peu, avec son expérience de la cocaïne, Lacan très peu, par petit bout), il leur faut cerner une « nouvelle économie psychique » (Melman) pour tenter d'en rendre compte. Rien n'est facile dans cet en deçà du langage et « du-corps » où la compulsion de répétition freudienne n'a pas grand chose à voir avec l'« addiction » (Joyce McDougal) et où l'état de manque du toxicomane n'a pas grand chose à voir avec le manque lacanien. Mais prenons les choses dans l'ordre de l'ouvrage.

Il fallait tout d'abord interroger l'histoire de la psychiatrie. J.L. Ch. renoue là avec la grande tradition de la psychiatrie qui trouvait dans les thèses des plus jeunes, matière à enseignement. C'est le cas avec le mémoire de Patrick Maugeais (Caen, 1981) : « *De la transgression à la Loi : les stupéfiants de 1845 à 1916* », dont on espère qu'il sera publié un jour tant les éléments qu'y puise J.L.Ch. sont édifiants. Citons Ernest Chambard (*Les Morphinomanes*, 1890), René Lefevre (1905), H. Bouquet (1913), mais il semble que ce soit dans la *Presse Médicale* du 15 déc. 1909 que le mot « toxicomanie » soit né dans son acception actuelle, après

bien des vicissitudes et non sans un certain moralisme. Les trafiquants ont fait la preuve de leur organisation cupide à la charnière du XIX et du XX<sup>e</sup> siècle, envahissant le marché par des alcaloïdes de l'opium (morphine, codéine, héroïne) puis par la cocaïne, déclenchant une alerte médicale. La nosologie psychiatrique du début du XX<sup>e</sup> avec toute la complexité des discussions qui la fonde, va dégager avec Kraepelin, G. Ballet et aussi P. Janet, la notion d'impulsion, de force à laquelle on n'a pu résister, de responsabilité ou d'irresponsabilité de l'acte... Régis écrit en 1912 un ouvrage entièrement consacré à la toxicomanie : « Régis ne moralise pas ; il considère en clinicien, le fait psychopathologique » (p.56) « Il analyse successivement, le sujet, l'acte et l'objet ». La dipsomanie (Magnan) sert de lien entre l'alcoolisme et les toxicomanies. L'impulsion, cœur du problème, est interrogée dans la kleptomanie, le dromomanie, la pyromanie avec les impulsions sexuelles (Exhibitionnisme, fétichisme). La toxicomanie se donne d'emblée comme une pluritoxicomanie : les produits consommés sont pluriels dès l'origine du mot. Car l'éther est aussi de suite à la mode ! Au passage, notons avec J.L.Ch. que la *pharmako-philie*, amour ou passion du *pharmakon* a toujours existé ; c'est autre chose que de parler de *toxikon-manie*, folie du poison... (p.61)

Gaëtian Gatian de Clérambault, à juste titre, a une place de choix. Le maître avait magistralement décrit en 1909 l'ivresse cocaïnique. « La description clinique atteint son apogée, avec sa finesse, sa précision, son luxe de détails, les distinctions, les descriptions en dentelles de la sémiologie des effets selon chaque produit. C'est remarquable !... » (p.62) Nous savions l'intérêt de G.G. de Clérambault pour les causes toxique du délire, mais nous n'avions pas lu avec une telle évidence la communauté de vue qu'il avait avec H.Ey, son contradicteur le plus virulent (s'entend sur le plan théorique et non pas sur le plan clinique, car Ey admirait la clinique du Maître de l'Infirmierie spéciale du dépôt). Nous trouvons, aussi bien chez Clérambault que chez Ey, la même écoute d'un *au delà des contenus du délire* du patient, un dépassement du thème pour entrevoir l'univers des formes qui constitue les causes ... « Nous trouvons dans ce tableau de leur vie et de leur état, deux choses, écrit de Clérambault : d'une part le *répertoire d'idées* (le contenu, le thème dirions-nous) où leur délire pourra puiser ; d'autre part la *dés-organisation* de leur psychisme toute préparée : c'est cette deuxième constatation qui est capitale » (cité p.66). Il est exact de constater avec J.L.Ch. que l'inspiration de Clérambault vient tout droit de Moreau de Tour...

Nous retrouverons Moreau de T. après une note très intéressante sur l'étymologie du *Toxicon* et du *Pharmakon* (p.81-82) et après un intermède musical des plus élané et des plus captivant : le Chapitre *Blue note* (pp.83-104) met en scène avec maestria, connaissance et passion, les musiciens de jazz (Charlie Parker, Milton Mezzrow, Ray Charles, L. Armstrong, Bill Evans, dans leur rapport à l'alcool et à la drogue. La question centrale souvent contredite (par eux-mêmes : voir Charlie Parker, *the bird*) est celle de la créativité. Les effets ressentis en jouant sous marijuana, la suavité, la facilité, la présence, la sonorité, la virtuosité ne sont-ils qu'illusions subjectives masquant le dérapage, la vraie fausse note, mais nous dit J.L. Ch. – qui ne prend pas parti dans ce débat largement tranché par Ey – génialement rattrapée par le tempo et le je ne sais quoi qui fait tout le jazz...). Chercher la *Blue note* et s'y *fixer*, n'est-ce pas la quête du toxicomane ?

« *Moreau de Tour et H. Ey* » ouvre le Chapitre (pp.137-168) sous titré: *Clinique psychiatrique*. Tout y est juste. Nous retrouvons là toute la saveur des auto-observations de Moreau de T. parti de Charenton pour l’Egypte et le Moyen-Orient entre 1836 et 1840, fumant la délicieuse *Dawamesc* pleine d’odeurs de musc et de sucres (mélange de haschisch et d’essence de rose ou de jasmin) de « 10 ans d’âge » ! en faisant une « expérience personnelle qui est ici le critérium de vérité. Je conteste à quiconque le droit de parler des effets du haschisch, s’il ne parle en son nom propre, et s’il n’a été à même de les apprécier par un usage suffisamment répété ; [...] Depuis mon voyage en Orient, les effets du haschisch ont été pour moi *l’objet d’une étude sérieuse, persévérante.* » et plus loin, cette injonction à ses confrères : « faites comme moi, prenez du haschisch, *expérimentez sur vous-même, voyez par vous-même.* » Cette position de l’observateur sur lui-même, devenant « sujet-objet de la science » n’a jamais cessé depuis. Que ce soit Freud avec la cocaïne, Michaud avec la mescaline et même Ey et ses internes avec le LSD, la drogue doit vous prendre pour que vous vous sentiez autorisé à en dire quelque chose. Ce quelque chose que, précisément, ne dit pas le toxicomane trop occupé à vivre et sentir, au premier degré de l’être emporté par sa sensation jouissive, les effets des toxiques. Il y a dans ce chapitre consacré à Moreau de T. un intéressant centrage sur la question de la *lésion* (de *l’entendement*). Moreau recherche le « *fait primordial* » qui est pour lui à l’origine du délire, et il le trouve dans l’action de la drogue qu’il observe sur lui-même. Car le Délire et l’effet du haschisch sont une seule et même chose ; même pas une analogie, une « *identité* » (« *De l’identité de l’état du rêve et de la folie* », mémoire présenté en 1855 aux AMP). « De cette manière et exclusivement guidé par l’observation [...], j’ai cru pouvoir remonter à la source primitive de tout phénomène fondamental du délire. Il en est un qui m’a paru être le fait primitif et générateur de tous les autres : je l’ai appelé fait primordial. » On comprend que ce « fait primordial », fait de la lésion un au-delà des mots du délire. Là s’origine une bipartition entre les causes (qui devient vite la cause) et la façon dont « les sensations morbides se présentent » (les formes cliniques et structurales qui se dégagent de l’analyse phénoménologique). Autrement dit le thème du délire n’est pas le Délire (comme disaient Rumke et Ey au 1<sup>o</sup> Congrès Mondial de psychiatrie). Autrement dit encore, il n’y a que peu pour Moreau et pas du tout pour Ey d’« *Effet de signifiant dans le déclenchement de la psychose* » (M. Bousseayrou, Mémoire 1978), ce que repère très bien à son tour, J. Allouch. Mais quelle est donc cette lésion pour Moreau de T. ? C’est la même que celle que produit la drogue, mais on ne peut agir dessus, car on ne la connaît pas, on ne peut cerner que le fait primordial qui, déjà, est son effet. La lésion échappe donc, elle n’est en fait que métaphore car les mots du discours ne renvoient qu’aux autres mots (pas à la chose) ou pour le dire autrement le signe clinique ne renvoie qu’aux signes ou au tableau clinique dans son ensemble, jamais à la lésion qui pourtant l’organise (Belzeaux, mémoire 1979) et c’est cela qui va fonder l’« écart Organo-clinique » de Ey et partant tout le discours Organo-dynamique qui est avant tout un discours antiréductionniste, une digue dressée contre le discours délirant de la science paranoïaque. Que le discours O.D., qui est un humanisme (Palem), soit fondé sur l’observation des effets de la drogue est proprement *stupéfiant* (c’est le cas de le dire)! Mais nous nous éloignons...

L'ouvrage se poursuit par la mise en évidence du corps à travers une escapade au Brésil où Marta Conte, Psychanalyste et Dr en psychologie clinique de l'Université de Sao Paulo, nous présente la déperdition adolescente dans l'état de Rio Grande du Sud. Dans ce chapitre, j'ai trouvé une approche très explicite de la jouissance toxicomaniaque : « le toxicomane en niant la perte d'objet, cherche non pas à le retrouver, mais plutôt à « ré-actualiser » directement la *satisfaction* primaire – et ce qu'il rencontre est un impossible... ». Recherche en flash de ce bonheur entrevu... Melman, un des psychanalystes contemporains les plus cités dans l'ouvrage, décrit la jouissance toxicomaniaque comme « autistique, fermée, réali-sée, impossible ».

Passant par dessus la littérature et la poésie (excellentes toutes deux), nous retrouvons l'addiction et les commentaires savants de M. Serres (*Les cinq sens. Philosophie des corps mêlés*) pour ne pas oublié que « l'Homme est adonné (addictus) au langage ». « Si nous savons ce qu'est le *don*, si nous savons ce qu'est le *dire*, nous ne savons rien sur l'addition du dire et du don, sur leur synthèse et sur leur mélange... qui est l'addiction » (M.Serres) À lire ou relire.

Nous arrivons alors au chapitre concernant la *Clinique psychanalytique* (pp.249-313). Beaucoup de choses à dire en peu de mots, est-ce possible tant ce texte est à travailler? Pourquoi certains, et pas d'autres, ne peuvent pas faire autrement – et c'est impérieux (impulsion)– que « ce mettre la tête dans le cul ». Est-ce une question de structure ? D'une nouvelle structure apparue en sus des trois autres Névrose, Psychose et Perversion. Ou bien, est-ce l'effet d'une *Nouvelle Économie Psychique* (Ch. Melman, 2009 ; voir aussi Jean-Pierre Lebrun), d'un nouveau rapport de l'homme au langage et aux objets, au plaisir et à la jouissance comme tension du manque (Melman) ? J.L. Ch. prend parti pour cette nouveauté qui ne l'est déjà plus... De quoi est fait ce nouveau rapport aux « objets du monde » et à « l'objet psychique », le *petit a* cause du désir. Tout se passe comme si un « objet du monde » était élu comme « objet psychique », parce que cet « objet du monde » est disponible *réellement*, il est disponible quand je veux, il est manipulable et il fait jouir : quoi de mieux ! Sauf que du coup, l'autre ne contient plus cet objet cause du désir né de ma *soustraction* psychique. Sevrer le drogué de sa drogue, si cette opération ne peut pas ou plus se faire (ou ne s'est jamais faite), il meurt (voir le cas tragique de ce premier patient). Aphanisis définitive... Plus de relance possible même à dose toxique...

Aussi, Philippe Rappard (largement cité) distingue nettement la jouissance sexuelle et la toxicomanie comme jouissance non sexuelle. Cet objet du manque chez le toxicomane n'est pas en place d'idéal, c'est un objet « total » « totipotent » qui écarte du langage et de la vie sexuelle : « la toxicomanie ne doit plus être considérée comme un substitut de l'acte sexuel. Elle en est la réfutation intégrale » (Rappard). Peut-on avec J. Oury considérer qu'il s'agit de « se donner à soi-même quelque chose en plus »... « qui est un manque ajouté » ou « espérer donner un nom à cette perte »? Faut-il suivre Melman lorsqu'il considère que l'objet drogue vient mettre un terme à cette horrible tension jouissance du manque – déplaçant ainsi complètement le problème de l'objet en lui donnant une fonction d'apaisement similaire à l'objet fétiche et à l'objet phobique ? Oui, mais d'où vient alors cette jouissance du manque ? L'objet drogue n'est-il pas plutôt ce qui fait passer d'une jouissance (phallique) à l'autre. Oury : « Un essai d'agir au niveau du dépôt

de jouissance. Au niveau presque de la formation de la langue. Donc avant la parole, autoérotisme, privilégiant d'une façon illusoire cette dimension de la jouissance sans tenir compte de la parole ».

« L'homme est un chercheur infatigable de plaisir » (Freud, 1905 *Le mot d'esprit*). Oui, mais pas sans la pulsion de mort : consommer et se consumer...

Magnifiquement, J.L. Chastaing achève son périple par la mort de Socrate entouré de Nietzsche, Festugière, Hadot, Serres, Quignard, Lacan et même Lamartine ! Socrate et la Ciguë, c'est le *toxicon* qui tue le logos.

Patrice BELZEAUX

## COURRIER DES LECTEURS

On lira avec intérêt le dernier livre de **Saïd Chebili** (*“Malaise dans la psychiatrie”*, L'Harmattan, 2012) qui vient de paraître avec une curieuse préface de notre amie Angèle Kremer-Marietti qui s'étonne de ce que S.Chebili prétende que Ey a méconnu la pensée freudienne<sup>1</sup>, comme la pensée cartésienne<sup>2</sup> (?) et qu'il voie un “risque” dans le rattachement éventuel des neurosciences à la pensée d'H.Ey. Risque qui est nié ou minimisé aussi bien par Palem (voir *“Organodynamisme et neurocognitivism”*, L'Harmattan 2006) que par A.Kremer-Marietti elle-même! qui rappelle sa contribution à nos Cahiers (*“L'apport des sciences cognitives à la théorie des hallucinations de H.Ey”*, Cahier 16-17, 2006). Voilà de belles discussions en perspectives avec S.Chebili qui conteste (c'est son droit) que le malaise ne soit qu'une crise des valeurs.

---

1. On ne peut pas dire ça. Il était sincèrement freudien (1<sup>ère</sup> topique), avait fait l'effort de lire Freud dans sa langue ; mais pas du tout lacanien. Mais Lacan n'est pas freudien non plus, quoiqu'il dise ! Green et Chazaud vous l'expliqueraient.

Le 5/11/63, à l'occasion de la parution de *La Conscience* (aux PUF, 1<sup>ère</sup> éd.), Michel Gressot qui fut un des analystes suisses les plus estimés (et écrivit des choses fort pertinentes sur les « états limites » qu'on essayait alors d'individualiser) écrivait à Ey ceci : « Votre discussion de la scholastique psychanalytique témoigne d'une pénétration de la pensée freudienne rare, même chez les analystes ! Personnellement, je l'ai éprouvée comme très constructive, et j'ai pris acte avec joie de la réussite de votre effort dans le dialogue avec les analystes ».

2. A Metz, au Colloque *Psychiatrie et Philosophie*, (29-30 mai 2008), Guillaume Seydoux (maître de conf.en philo) a fait une conférence sur la Liberté chez Descartes et chez Ey. Il devait nous envoyer son texte, que nous attendons toujours.